

LA CRÉATION DE L'HIRONDELLE

CONTE ESPAGNOL

*Un jour, sur le chemin proche de Bethléem,
Par où les pèlerins vont à Jérusalem,
Des enfants s'amusaient à modeler l'argile,
Pour fabriquer entre eux quelque joujou fragile.
Or, c'étaient des Oiseaux que leurs doigts enfantins
Se plaisaient à créer en guise de pantins :
Avec des bouts de bois on leur mettait des puttes ;
Et deux petits cailloux remplaçaient les agates,
Dont un bon empaillleur sait simuler les yeux.
Et c'étaient de grands cris et des rires joyeux,
Quand un Oiseau semblait, de ses ailes ouvertes,
Prêt à prendre son vol sur les frondaies vertes.*

*Or, il advint qu'un homme, un dur Pharisien,
Passa par le chemin et dit : " Ce n'est pas bien,
Enfants : c'est aujourd'hui le Sabbat, jour austère,
Qui défend à vos mains de travailler la terre."
Puis, levant son bâton sur les petits Oiseaux
D'argile, il se dispose à les mettre en morceaux.*

*Mais alors, un bambin frappant ses mains divines,
Fit envoler dans l'air l'essaim des figurines :
Et l'on vit des Oiseaux noirs, au corsage blanc,
Qui prenaient leur essor vers l'azur aveuglant.*

*Car cet enfant, c'était Jésus, fils de Marie,
Jésus de Nazareth, prédit par Zacharie,
Qui se riait déjà de ses futurs bourreaux,
Peuplait les cœurs de joie et l'infini d'oiseaux.
Et depuis ce jour-là toutes les Hirondelles,
Au souvenir de leur origine fidèles,
Sous les toits par Jésus protégés et bénis,
Ont avec de l'argile édifié leurs nids.*

*Mais quand Jésus trahi fut conduit au Calvaire,
L'Hirondelle, malgré le centenaire sévère,
Vint arracher du front du Maître agonisant
Chaque épine où perlait une goutte de sang ;
Et, depuis ce temps-là, la pèlerine ailée,
Qui porte aux cieux d'azur une âme inconsolée,
Arborant sa douleur avec un noble orgueil,
N'a jamais dépouillé son noir manteau de deuil.*

ERNEST RIVAUD.

NOUVELLE ACADIENNE HISTORIQUE (*)

Dédiée à M. l'abbé A. Vanier.

LA NUÉE DU DIABLE

— Voyons, Will ; tu me sembles bien aujourd'hui. Tu souffres, et tu ne veux pas me dire ce que tu ressens. N'as-tu plus confiance en moi ? Ne puis-je te soulager, ou du moins en chercher les moyens ? Quel est donc le sujet de tes préoccupations ? Ne me le diras-tu pas ?

— Te souviens-tu, Mary, du jour où, il y a dix ans, je te quittais pour rejoindre le corps de troupes commandé par le lieutenant-colonel Winslow ?

— Oh ! oui, je me le rappelle ! Avais-je de craintes de ne pas te voir revenir ! La guerre est une loterie où chaque homme prend un mauvais numéro. Sachant le zèle dont tu es enflammé pour la destruction des maudits papistes, je craignais de te voir t'aventurer trop loin, tomber victime de leurs embûches, ou de celles de leurs alliés les Micmacs. Heureusement, tu en es revenu : depuis lors, grâce à tes prises, nous avons vécu riches, heureux, jusqu'à ces derniers temps, où ton humeur a changé sans cause.

— Ah !... Y aurait-il un Dieu ?... Malheur de moi !... Après t'avoir quittée, je fus, à ma demande, attaché comme volontaire sans engagement à un détachement de cinquante hommes, sous les ordres du capitaine Simson. Le gouverneur Lawrence nous envoyait renforcer le corps du lieutenant-colonel Winslow, et, dès notre arrivée à la Grand-Prée, je fus attaché à Winslow en qualité de planton. Ce qui me donnait de grands loisirs. Après le coup du cinq septembre 1755, Winslow me laissant toute liberté, je parcourus non seulement les rangs de la Grand-Prée, mais tous les environs à quinze et vingt lieues à la ronde. Qu'y avait-il à redouter, tous les hommes valides étant pris ?

— Le deuxième jour de ma chevauchée—car j'avais

pu m'approprier un superbe cheval d'un riche Acadien,—dans l'après-midi, j'arrivai à une ferme entre la Grand-Prée et Les Mines. Je pénétrai dans cette ferme.

— Une mère de famille, jeune encore, d'une troublante beauté, mais aux yeux égarés, chantait une complainte en français, dont les paroles et le rythme étaient étonnamment émouvants. Une gracieuse fillette de douze ou treize ans, vraie image de sa mère, veillait au ménage et soignait le plus jeune des enfants, un enfant à la mamelle.

— J'annonçai la déportation du père, des grands frères ; la jeune fille, me montrant sa mère, me dit : — Vous le voyez, nous le savons. Pourquoi le répéter devant maman—bien que sa raison soit éteinte depuis votre dernier forfait ?—N'est-ce pas assez que, lâches comme vous l'êtes, vous, les Anglais, vous ayez attiré dans un infâme guet-apens des malheureux sans armes, sans aucune défense ? Faut-il que votre rage, jamais assouvie, invente des tortures que nulle part, peut-être, en aucun temps, on n'a employées ? Je ne suis qu'une pauvre petite fille : mon père et ma malheureuse mais sainte mère m'ont enseigné la vertu, l'honneur, l'amour de mon pays.

— Oh ! notre patrie !... Mon père bien aimé !... Ma mère chérie !...

— Ici, l'enfant sanglota : la colère m'aveuglait, je ne parvenais plus à me ressaisir. L'enfant me parlait en anglais : sa mère le comprenait-elle ?—Je ne sais.— La jeune fille reprit la parole, et d'une voix vibrante : — Sortez d'ici, lâche assassin, allez-vous-en ! me cria-t-elle.

— Hors de moi, j'abattis la crosse de mon fusil sur elle : elle roula à mes pieds, la tête fracassée.

— Je voyais rouge. L'enfant au maillot, que sa sœur en tombant avait laissé échapper, gisait devant moi : à coups de talon de ma botte, je lui martelai la poitrine, je lui broyai la cervelle. Le sang rejaillit sur sa mère et sur moi.

— Eut-elle une lueur d'intelligence ?

— Mon fils !... mon fils !... Oh ! rends-moi mon enfant, cet amour de mon âme !... Mon fils !... mon enfant chéri !... Ah ! lâche assassin !... je vois... ô mon Dieu ! permettez-vous tant de crime ?... Il l'a tué le misérable, il a tué mon fils !... mon fils... âme de mon âme !...

— Ses yeux secs ont la fulguration de l'acier : elle s'agenouille, ramasse avec d'innombrables précautions le paquet de bouillie sanglante qui fut son fils. Elle l'accable de baisers passionnés : son visage est couvert de sang, de débris de cervelle.

— Elle est hideusement belle dans sa démence !...

— Soudain, bondissant comme une tigresse blessée,

la papiste irraisonnable incrusta ses doigts dans mon cou... je râlais... jusqu'à ce qu'un flot de sang s'échappant de sa bouche, lui fit lâcher prise : des deux poings serrés, je lui avais écrasé la poitrine contre le mur.

— Il y avait du sang partout : j'en étais moi-même tout couvert. Cette odeur tiède et particulière me donnait le vertige ; les quatre autres petits enfants s'étaient jetés éperdument sur les cadavres chauds et pantelants, leurs pleurs retentissaient dans la maison déserte.

— Les plus grands, en âge de comprendre, me répétaient en anglais le dernier mot de leur sœur : — Maudit !... maudit !...

— Je poussai la folle à la porte, sachant que les autres enfants la suivraient.

— J'allumai un torchon : je promenai le feu aux quatre coins.

— La femme, voyant l'incendie, rentra précipitamment, sans doute pour reprendre l'enfant mort. Avant que j'eusse pu les arrêter, les quatre petits l'avaient suivie.

— Dans les flammes, j'entendis les enfants appelant leur mère ; les crépitements augmentaient, les appels déchirants se faisaient de plus en plus faibles.

— Les flammes formaient comme une tour de feu montant haut, haut, dans l'air calme, dans le clair obscur d'une magnifique soirée de septembre, quand tout à coup... (William est en proie à un bouleversement horrible)... au centre et au-dessus des flammes, à une grande hauteur, je vois... oui... tiens, les voilà !... Les vois-tu ?...

Il se cache les yeux ; comme malgré lui, regarde à la dérobée, donnant les marques de la plus profonde terreur.

— Oh ! c'est épouvantable !... Oui, elle, la mère, la main levée vers le ciel comme pour le prendre à témoin... et de sa bouche tombent ces mots... je les entends !... (affolé, il joint les mains avec un tel désespoir, que les articulations rendent un bruit sec)... Grâce ! Pitié !... mais non : pas de pitié pour moi !... j'entends ces mots : — Je te maudis ! — qu'elle profère très intelligiblement en anglais... de quel accent !... Et, auprès d'elle, tous ses enfants me maudissant...

— Je m'en moquai alors, et par la suite : mais le timbre de cette voix ; mais le geste de la femme ; mais ces mots, ces mots terribles de tous, je les ai toujours vus et entendus, même dans nos fêtes, même au plus fort de nos orgies !...

— La dispersion générale des papistes était un fait accompli : je n'avais plus à rester là. Tu connais notre naufrage, je te le contai à mon retour. Mais ce que je ne te dis pas, c'est que je vouai mon âme à Satan s'il me sauvait moi et mon trésor, et m'accordait de jouir dix ans de cette fortune.

— Aujourd'hui, le moment approche où il me faudra rendre compte de tout le sang que j'ai versé durant les jours qui suivirent la dispersion des papistes ; je sais, de source certaine, que le jour vient où il me faudra remettre mon âme à celui qui me l'a gardée, et je sais aussi où cela aura lieu : car il m'a désigné l'endroit où, dans quinze jours, je devrai me trouver afin de satisfaire à ma promesse.

— Mais je ne veux pas mourir !... Je veux vivre encore, je veux jouir !... Vivre !... je veux vivre !... Entends-tu ?...

Sa voix n'avait plus rien d'humain. Ses traits convulsés le rendaient hideux : sa femme défaillait !

Il s'arrachait des poignées



L'EMBARQUEMENT DES JEUNES ACADIENS EN 1755.—Page 820, col. 2